

L'Antiquité, aux sources du Savoir

Les origines

La médecine en Mésopotamie, a une réelle fonction sociale, le médecin, détenteur d'un savoir, même s'il peut prendre différents visages exerce un véritable métier, d'ailleurs codifié par l'Etat : sur les quelques trois cents articles du code Hammourabi, au 18^e siècle avant Jésus-Christ, une douzaine sont, en effet, consacrés à la médecine. C'est dans cet univers que semblent se dessiner pour la première fois la notion de " diagnostic ", celle de « responsabilité médicale » et que tend à s'établir un rapport de confiance et de respect mutuels entre le médecin et son patient.

A la différence des Babyloniens, les Egyptiens ont une conception optimiste du monde. Les Dieux ne sont pas là pour sanctionner les hommes, mais au contraire pour les soulager de leurs souffrances et, si l'on en croit le *Livre des Morts*, Thot, le scribe à tête d'ibis qui consigne le plus souvent l'entrée dans la vie éternelle est en même temps le dieu tutélaire de la médecine.

Cependant ce qui rapproche la médecine égyptienne de la médecine mésopotamienne, c'est son caractère magico-religieux basé sur prières et incantations. En Egypte, le mage tente d'abord de guérir par la parole ; s'il n'y parvient pas, il fait appel à la pitié des Dieux qui, eux-mêmes, selon les nombreuses légendes, eurent à souffrir de bien des maux.

Mais le médecin égyptien est surtout pragmatique et il n'hésite pas à se dégager de l'emprise de la religion, à utiliser des remèdes liés à la nature et à pratiquer de véritables soins.

Si les relations entre la médecine et le sacré perdurent pendant des siècles, on peut cependant penser qu'en 3000 ans, l'homme s'est progressivement rapproché d'une démarche clinique, caractérisée par l'observation et centrée sur la raison, une démarche qui par ailleurs contribue, même si elle est longue et laborieuse, à une prise de conscience de son identité, à son émancipation par rapport aux " volontés du ciel ", ainsi qu'à la remise en question de la notion de fatalité.

La Grèce

La première trace que l'on ait d'une pratique médicale en Grèce remonte aux temps légendaires des premières cités . Héraclès (Hercule chez les Romains), fils de Zeus et de la mortelle Alcmène, le plus illustre des héros, est également réputé, qualifié d'*alexikados* (" qui écarte les maux ") pour avoir vaincu des épidémies et avoir, selon la tradition, découvert des plantes médicinales. Il sera, bien après sa mort, invoqué à Messine, comme dieu de la médecine.

Cependant, dans la légende grecque, c'est à Chiron que revient l'institution de la science médicale, connu pour l'utilisation qu'il fait des plantes, notamment de la centaurée dont il se soigne après avoir été blessé par une flèche, empoisonnée du sang de l'hydre de Lerne, malencontreusement tirée par Héraclès.

Dès le 6^e siècle avant Jésus-Christ, on tente de remplacer les explications mythiques des premiers âges concernant la naissance de l'univers ou les origines de l'homme, par une explication fondée sur la raison. Ce changement amène des penseurs tels Anaximène ou Thalès à se pencher sur l'étude des phénomènes naturels, étape préparatrice et indispensable à l'étude de l'homme. Pythagore (premier tiers du 6^e siècle - début du 5^e siècle) essaie d'établir un système, essentiellement basé sur les nombres et leurs rapports dont il fait la clé du monde. Philolaos, l'un de ses héritiers spirituels, applique

les principes qui régissent l'univers à l'homme. Pour lui, l'un comme l'autre, possèdent un feu central, la chaleur conditionne ainsi la vie du corps. Il distingue dans ce dernier, trois substances fondamentales : le sang, le phlegme et la bile. Leur équilibre garantit la santé, leur déséquilibre explique la maladie.

Cette théorie est particulièrement développée par Hippocrate, le " père de la médecine " comme il est coutume de le désigner, relatée par Soranos d'Ephèse au 1^{er} siècle avant Jésus-Christ laisse planer beaucoup d'incertitudes et d'approximations, balançant en permanence entre l'histoire et la légende.

C'est dans le traité *De la nature de l'homme* qu'il expose sa fameuse " doctrine des humeurs " selon laquelle le corps humain est baigné par quatre fluides (les humeurs) : le sang apparenté au principe chaud/humide (on retrouve là le système des " racines " d'Empédocle), la bile jaune (provenant de la vésicule biliaire et observable dans certains vomissements), une humeur sèche et chaude, le phlegme (liquide que l'on trouve dans le nez et qui coule à l'occasion d'un rhume, mais aussi assimilé aux glaires de l'intestin, aux pertes blanches chez les femmes et surtout au liquide céphalo-rachidien) de nature froide et humide, la bile noire ou mélancolie qui, pensait-on, était fournie par la rate et donnait le teint terreux, froide et sèche.

Rome

Vers 90 avant Jésus-Christ la médecine grecque fait ses réels débuts à Rome, en la personne d'Asclépiade de Pruse. Produit de l'école hippocratique, sa théorie se base sur l'existence des pores qui sont chargés d'assurer la circulation, l'apport ou le rejet de corpuscules. La maladie naît lorsque ces derniers sont en excès et encomrent les pores ou lorsqu'ils s'en échappent avec trop de facilité.

Au début du 2^e siècle après Jésus-Christ, s'illustrent de grands praticiens dont l'originalité est de se démarquer des courants des grandes écoles.

Soranos d'Ephèse peut être considéré comme le plus célèbre gynécologue de l'Antiquité ainsi qu'en témoigne son *Traité des femmes* .

Rufus d'Ephèse est avant tout chirurgien, spécialiste de la " taille ", une opération très redoutée parce que douloureuse et risquée. Il marquera par la précision de sa technique des générations de chirurgien.

A côté d'eux, quelques grands compilateurs, encyclopédistes de la médecine tentent dans des inventaires, de regrouper les connaissances acquises jusque là. C'est le cas de Varron, de Plinie l'ancien, surtout de Celse. Son *De medicina* comporte 8 livres consacrés à la diététique, à la pharmacie, à la chirurgie à qui il essaie de donner ses lettres de noblesse en déclarant : " la troisième partie de la médecine est celle qui guérit par le secours de la main ".

Dioscoride, médecin et botaniste propose, quant à lui, un traité de la pharmacologie antique, présentant plus de 600 végétaux et examinant concrètement leurs effets. Il sera une des principales sources des thérapeutes médiévaux.

C'est avec la dynastie impériale des Antonins que Rome connaît son apogée. Dans le domaine de la médecine, Galien en est le symbole vivant.

Lumières d'Orient et Occident médiéval

Constantinople devenue dès le 4^e siècle la capitale d'un Empire romain d'Orient s'affirme, en dehors de son rôle politique, en tant que grand centre culturel.

Oribase né à Pergame vers 325, s'y installe, avec un but : celui de " rassembler ce qu'il y a de plus important chez les meilleurs médecins ". Farouche partisan de Galien, sensible aux applications pratiques véhiculées par l'Ecole d'Alexandrie, il se révèle un compilateur remarquable. Ses *Collections médicales* comportent quelque 70 volumes fixant les acquis de la médecine antique. Il est le trait d'union entre le savoir de l'Antiquité et un monde médiéval en quête d'identité.

L'héritage gréco-romain s'avère donc décisif dans le domaine médical et le monde arabo-musulman l'utilise dans une large mesure en l'adaptant à ses propres valeurs.

Dès la fin du 8^e siècle et tout au long du siècle suivant, des traducteurs tels que Jean Mésué ou Johannitius (Hunayn Ibn Ishaq) proposent en langue arabe plus de cent traités de Galien et autres médecins grecs.

On doit cependant attendre les 10^e et 11^e siècles, une période brillante, qualifiée de " Renaissance de l'Islam " pour que s'illustrent les plus grands encyclopédistes de la médecine arabe, pour la plupart originaires de Perse, ainsi que de brillants chirurgiens tel Albucasis.

Mais le plus grand des médecins arabo-musulmans, celui qui donne tout son prestige à l'art médical islamique a pour nom Avicenne. Si Rhazès fut un clinicien de premier ordre, Avicenne est beaucoup plus un chercheur pour qui la médecine est avant tout " l'art de conserver la santé et éventuellement de guérir les maladies "; le *Canon* ne comporte d'ailleurs pratiquement pas d'observations cliniques. L'un et l'autre, de façon complémentaire et chacun à leur manière, ont été les piliers indispensables à l'édification d'une médecine arabo-musulmane.

De la médecine des monastères à la médecine savante

Le monachisme, issu de Syrie ou d'Egypte prend pied en Occident dès le 6^e siècle . Souvent rivales, les abbayes n'en restent pas moins unies par une même mission à la fois spirituelle, intellectuelle et charitable. La médecine occupe très vite une place non négligeable dans les activités des copistes, consacrées pour la plupart aux sept arts libéraux.

L'abbaye devient donc en partie hôpital. Ce dernier, d'une simple infirmerie réservée à la population monacale, devient progressivement Hôtel-Dieu où sont accueillis les malades issus d'un environnement géographique plus large.

Avec l'avènement en 800 d'un Empire d'Occident par lequel Charlemagne réussit pour un temps à unifier l'Europe, la médecine connaît un des grands tournants de son histoire. L'importance accordée par l'Empereur à l'enseignement, clef de voûte de toute culture, s'applique au domaine médical mais il faut attendre deux siècles pour que l'on passe d'une médecine de terrain à une médecine savante.

Jusqu'au 11^e siècle, l'école de Salerne s'appuie sur des fragments de savoir antique, toutefois mis en équation avec l'observation clinique. A partir du 12^e siècle, elle prend une ampleur considérable, perceptible à travers quelques ouvrages qui éclosent en son sein.

Dans le sillage de l'école de Salerne, et rapidement en rivalité avec elle, l'Université de Montpellier, créée en 1289, devient un haut lieu d'enseignement mais aussi de développement de la pratique médicale. Elle est avec Paris la plus grande faculté de médecine de France.

La résurrection de l'anatomie conditionne le développement de la chirurgie dans la mesure où elle aide à mieux comprendre la vie du corps et Montpellier, grâce à Henri de Mondeville et Guy de Chauliac donne naissance à l'école la plus réputée dans ce domaine avec celle d'Italie du Nord, plus particulièrement représentée par les universités de Parme et de Bologne.

La Renaissance ou le corps en éclats

La Renaissance se caractérise par une plus grande maîtrise de l'exercice chirurgical et une relation nouvelle entre l'Art et la science anatomique qui propose de manière didactique et souvent spectaculaire une lecture quasi cartographique du corps humain. Avec l'impression à Lyon en 1482 du *De proprietatibus rerum* de Barthélémy L'Anglais, il est proposé pour la première fois une représentation anatomique d'un réalisme inachevé. Ce n'est cependant qu'en 1495, avec l'édition à Venise du *Fasciculus medicinae* de Johannes de Ketham, que l'image anatomique prend la place qui sera sienne au cours des siècles suivants. Bien que l'on ne puisse pas attribuer à ces ouvrages le statut de « traité d'anatomie », il n'en demeure pas moins qu'ils constituent les jalons nécessaires à la connaissance au lendemain d'une lente gestation iconographique.

Car le fonctionnement du corps humain n'intéresse pas seulement les scientifiques tels Charles Estienne, André Vésale, André du Laurens ou Jean Riolan le Jeune ; il intrigue depuis le Quattrocento italien les artistes dont certains, parfois, se substituent au praticien conscients que la figure n'aide à la compréhension que si celle-ci est représentée « d'après nature » ainsi que le précise Cennino Cennini dans son *Livre de l'Art*. Leurs illustrations sont aussi incisives que le scalpel de l'anatomiste devant placer « sous les yeux l'objet lui-même avec une intensité plus grande que le discours le plus explicite ». L'observation prend alors toutes ses lettres de noblesse accompagnant ou supplantant quelquefois le discours livresque. Aux progrès de la chirurgie, faisant appel à des techniques plus opérationnelles, l'anatomie apporte une réponse de plus en plus précise et concrète loin de l'imaginaire fantasmé et de l'obscurantisme des siècles antérieurs, s'érigeant peu à peu au rang de science médicale. Une plus grande connaissance du corps et de son intériorité marque une étape importante vers la modernité malgré les réticences et les peurs que ce corps transcendé continue d'engendrer jusqu'au 18^{ème} siècle.

L'aube des Lumières, le temps de l'expérimentation

La recherche médicale est fortement influencée par la chimie et les progrès de la physique au cours des 17^{ème} et 18^{ème} siècles. Devenue une véritable science, cette dernière oriente le discours dont la dimension philosophique demeure déterminante à l'aube des Lumières. Conformément à l'abandon du dogmatisme exhaussé par René Descartes, la période classique marque le temps de l'expérience et de la raison souveraine. Ce dernier prétend en effet « soumettre le phénomène circulatoire en particulier et les fonctions physiologiques en général aux lois des mécaniques ».

Physiologie et anatomie bénéficient d'une aura particulière, domaines d'application florissants en Italie et dans les Provinces Unies. Après les découvertes de William Harvey qui bouleversent la tradition galénique, la physiologie progresse quelque peu.

L'invention d'instruments révolutionnaires tel que le microscope permet de percer un peu plus les arcanes des tissus tant l'épanouissement des sciences médicales du 17^{ème} siècle ouvre la voie à une meilleure connaissance du corps humain. Ainsi, la médecine des Lumières s'appuie t'elle sur une prise en considération de l'environnement social de son époque, bouleversant en cela l'image et la fonction même du médecin. La fondation de l'Académie de chirurgie en 1731 ou celle de la Société Royale de médecine en 1776-1778 témoigne d'une volonté de professionnalisation confrontée à une vision plus rationnelle du monde et du corps. Le 18^{ème} siècle ne se distingue pas tant par l'invention de nouvelles techniques mais bien plus par une évolution mentale déterminante oeuvrant pour un recul de la mortalité et une meilleure hygiène.

La naissance de la médecine moderne

Le 19^e siècle est marqué par la séparation définitive de la médecine et de la philosophie, par une somme impressionnante de découvertes et de connaissances, largement supérieure à celle qu'avaient pu connaître les siècles précédents. Des domaines comme la clinique, la chirurgie, la physiologie connaissent un développement fulgurant ; l'espérance de vie s'allonge, consécutive au bouleversement du pronostic médical né de l'évolution de l'anesthésie, de l'antisepsie, de la bactériologie ou de la radiologie.

Si la Révolution française apporte la désorganisation, notamment dans le système de santé, elle amène une indéniable volonté de réforme en profondeur.

Le droit à l'assistance remplace l'esprit de charité ; il appartient à l'Etat de prendre en charge les secours publics. Malgré des tâtonnements, le Directoire dote la France d'un système hospitalier cohérent, ouvert à la médicalisation. Des chirurgiens de renom comme Dominique Larrey prennent part aux expéditions de Bonaparte et sont reconnus pour leur habileté lors des interventions qu'ils pratiquent au sein des hôpitaux militaires.

Tout au long du siècle, les progrès sont immenses, surtout dans les domaines clinique et physiologique. Une médecine objective voit le jour, nuancée cependant par de nombreuses limites dans le domaine thérapeutique - la typhoïde, la tuberculose, la grippe, le choléra, la peste ravagent encore le monde -. Le 20^e siècle recule encore les limites de l'investigation humaine. Les traitements, imaginés à l'échelle de la molécule, du gène ou de la cellule, permettent à la thérapeutique de progresser tout comme l'acte médical, d'apporter une réponse efficace au problème de la souffrance humaine.

Extraits du catalogue « Sur les chemins d'Ispahan, Savoir et médecine entre Orient et Occident »

Commissariat de l'exposition : Géraldine Mocellin-Spicuzza – Yvan Brohard

Textes de Géraldine Mocellin-Spicuzza et Yvan Brohard avec la participation de :

- **Jean-Claude Ameisen, président du Comité d'éthique de l'Inserm, Paris**
- **Brigitte Brohard-Bohn, chargée de mission médias Inserm, Paris**

- **Michel Brazier, doyen de la faculté de Pharmacie d'Amiens, Président de la Conférence Nationale des doyens de pharmacie, Amiens**
- **Christian Bréchet, directeur général de l'Inserm, Paris**
- **Bernard Nemitz, doyen de la faculté de Médecine d'Amiens, Président honoraire de l'Université de Picardie- Jules Verne, Amiens**
- **Roger Sarrazin, doyen honoraire de la faculté de Médecine de Grenoble**
- **Touria Ikbal, écrivain et poétesse, Marrakech.**

Autour de l'exposition...

...des conférences,

- **le 17 juin à 20h**, Jean-Claude AMEISEN, Immunologiste, président du Comité d'éthique de l'Inserm, Paris,
- **le 23 juillet à 17h**, Mireille VIAL, Conservateur du Fonds ancien de la Bibliothèque Universitaire de Montpellier,
- **le 27 août à 17h**, Jean-Guy PASSAGIA, professeur d'anatomie à la Faculté de médecine de Grenoble,
- **le 16 septembre à 17h**, Christian BRECHOT, Biologiste cellulaire, directeur général de l'Inserm, Paris.

...des ateliers pédagogiques pour les classes de l'enseignement primaire « L'Herbier imaginaire »,

- **les 22, 23, 26 et 29 juin,**

Réalisation d'un précis de médecine « magique » sous la forme de porte folio, renfermant une série de planches scientifiques et de plantes médicinales. Celles-ci seront l'œuvre d'une métamorphose : à partir de différents végétaux et éléments naturels, chaque enfant recomposera sa propre plante et lui attribuera une fonction médicinale.

Par Béatrix BURLET, plasticienne et historienne de l'Art – Association Histoires et Toiles, Grenoble

... un jardin musical
dimanche 13 août à 16h,

Musique de la Renaissance

Quand la musique et la médecine de la Renaissance se rencontrent, l'histoire se raconte autrement.

Ensemble COLLIGARE :

Axelle Bernage, chant
Julien Léonard, viole de gambe
Viviana Gonzalès, viole de gambe
Evolène Kiener, flûte à bec
Vincent Courrier, flûte à bec
Florent Marie, luth et guitare Renaissance
Emmanuelle Cassard, harpe Renaissance
Luc Rosier, percussions.

... un spectacle théâtral,

« *La leçon d'anatomie* », André Vésale, médecin de Charles Quint
D'après le roman de Patrick Roegiers, auteur de « L'artiste, la servante et le savant – Deux monologues » Seuil, 1997.

- **le vendredi 15 septembre à 20h30,**
- **le dimanche 17 septembre à 18h, spectacle précédé à 16h d'une rencontre avec Patrick Roegiers**

Mise en scène : Alain Carré
Avec Alain Carré et Thierry Nadalini
Costumes : Dominique Louis
Régie lumière : Aldo Perissinotto

Dans un décor inspiré du Théâtre anatomique de l'université de Padoue, vers 1537, Vésale, célèbre médecin anatomiste, jongle avec les théories, les découvertes, le nom des maladies.
Ici, la médecine est un théâtre. Vésale, figure emblématique de la Renaissance est enfin sauvé de l'oubli !

Renseignements pratiques

Le Musée départemental de Saint-Antoine l'Abbaye est ouvert tous les jours du 6 mars au 8 novembre, sauf mardi, de 14h00 à 18h00, les 9 et 10 décembre de 14h00 à 18h00 ; en juillet et août de 11h00 à 12h30 et de 13h30 à 18h00.

L'entrée gratuite au musée permet :

- de visiter l'exposition permanente "Chroniques d'une abbaye au Moyen Age, guérir l'âme et le corps" dans le Noviciat ainsi que l'exposition-dossier « Etienne Galland, portrait d'un homme des Lumières », dans le salon d'apparat,
- de flâner dans le jardin médiéval de Saint-Antoine, aménagé dans la cour des Grandes écuries,
- de visiter l'exposition temporaire « Sur les chemins d'Ispahan, Savoir et médecine entre Orient et Occident », dans les salles voûtées du Noviciat et des Grandes écuries (du 18 juin au 17 septembre inclus), d'assister aux conférences, au concert ainsi qu'au spectacle théâtral dans la limite des places disponibles,
- de visiter l'exposition temporaire « L'art au jardin, Le jardin de l'Invisible » par Chantal Legendre, dans la salle voûtée des Grandes Ecuries (du 8 octobre au 8 novembre inclus) ,
- d'obtenir un guide-découverte de Saint-Antoine l'Abbaye permettant ainsi de déchiffrer une quarantaine de lieux sur le site historique.

Le catalogue de l'exposition temporaire « Sur les chemins d'Ispahan, Savoir et médecine entre Orient et Occident », 184 pages en couleur, est en vente au prix de 30 euros.

**Musée départemental de Saint-Antoine l'Abbaye
BP 4
38160 SAINT-ANTOINE L'ABBAYE**

**Téléphone : 04 76 36 40 68 - Télécopie : 04 76 36 48 10
www.musee-saint-antoine.fr**

Demande de visuels

NOM :

MEDIA :

Adresse :

TELEPHONE :

@ :

CODE POSTAL : Ville :

- souhaite des diapositives couleur
- souhaite des clichés numériques
- Chroniques d'une abbaye au Moyen Age, guérir l'âme et le corps
- Etienne Galland, portrait d'un homme des Lumières
- Le jardin médiéval de Saint-Antoine (clichés numériques seulement)
- Sur les chemins d'Ispahan, Savoir et médecine entre Orient et Occident (clichés numériques seulement)
- Le jardin de l'Invisible par Chantal Legendre (clichés numériques seulement)
- souhaite un guide de découverte du site historique
- souhaite un guide Musiques au cœur des musées

A RETOURNER PAR FAXER OU COURRIER

CONTACTS PRESSE EXPOSITIONS
CAROLE FAYOLAS : c.fayolas@cg38.fr
CORINNE ODIER : c.odier@cg38.fr

CONTACT PRESSE MUSIQUE/EVENEMENTIEL
EMMANUELLE SAINT-BONNET : e.saint-bonnet@cg38.fr

MUSEE DEPARTEMENTAL
BP 4
38160 SAINT-ANTOINE L'ABBAYE

TEL : 04 76 36 40 68

FAX : 04 76 36 48 10